



Sgouri V. Georgiadi

UN PETIT BONHOMME...

LE PLUS GRAND CHAMPION OLYMPIQUE!





Un grand merci à Nadia Nikitaki, philologue, à Dimitris V. Varthalitis, mon maître éclairé, à Giorgos A. Kiousis, instituteur et journaliste, à Katerina Agathou, à Mairi Alexandropoulou, au professeur de français Evelyne Antonaki et à ma famille.

Je remercie de tout cœur mes chers amis, Dimitris Tsekos, Giorgos Kartalos et spécialement le professeur de français Evangélia Portélanou.

Mes plus vifs remerciements à Constantinos Filis pour m'avoir offert cette occasion unique.



CENTRE INTERNATIONAL POUR LA TRÊVE OLYMPIQUE International Olympic Truce Center www.olympictruce.org

Un petit bonhomme... Le plus grand champion Olympique! Un livre sur les jeux Olympiques et la Trêve Olympique

Auteur: Sgouri V. Georgiadi

Traduction : Cléopâtre - Nathalie Carastamatis, Arlette Manoli Illustrations et conception graphique : Iphigénia Kamperi

Responsable de l'édition : Constantinos Filis

Athènes, juillet 2012

ISBN: 978-960-8389-30-4

Droits d'auteurs : Centre International pour la Trêve Olympique

"The copyright of this work is protected under the provisions of Greek law (Law 2121/1993, as amended and currently in force) and international conventions regarding intellectual property. Any copy, photocopy or any reproduction in general, lease or lending, translation, adaptation, re-publication to the public in any form (electronic, mechanical or other) and in general the use of all or part of this work, in any manner or by any means without the written permission of the publisher is expressly forbidden."





Sgouri V. Georgiadi

UN PETIT BONHOMME... LE PLUS GRAND CHAMPION OLYMPIQUE!

Un livre sur les jeux Olympiques et la Trêve Olympique



Illustrations Iphigénia Kamperi



Avant-propos

Esprit inventif, rusé, tenace et grand voyageur, ce ne sont que quelques qualités généralement

attribuées à Ulysse, le roi mythique d'Ithaque. Dans le récit qui va suivre vous pourrez constater

que notre héros dispose de bien plus de vertus. Il respecte à la fois les valeurs de l'Olympisme et

celles de la Trêve Olympique comme tous les athlètes qui participent aux jeux Olympiques. Il est

aussi doté de la force morale propre à un athlète des jeux paralympiques.

Au fil d'un récit riche de sens qui s'adresse à tous les âges, nous abordons différents aspects de

la Trêve Olympique et, plus précisément, ceux de la Paix, que nous souhaitons adopter comme

valeurs inhérentes à notre quotidien. Ainsi, nous pourrions tous contribuer à l'émergence d'un

monde meilleur et à un avenir prometteur pour les générations à venir.

Il est illusoire de penser que le sport pourrait imposer la paix, mais les idéaux qu'il véhicule

pourraient dans la pratique l'inspirer et, le cas échéant, l'instaurer comme le souhaite le petit

Ulysse de notre histoire.

Je tiens à remercier tous ceux qui ont contribué à l'édition de ce livre et, notamment son auteur,

tant pour le fruit de son travail, que pour son désintéressement.

Je suis convaincu que les petits et les grands vont partager le message de la Trêve Olympique,

en constatant son importance et le rôle qu'elle joue dans l'évolution des événements du monde

entier.

Je souhaite à tous une bonne lecture...

Dr. Constantinos Filis

Directeur du Centre International pour la Trêve Olympique



Je me présente ...

Non! Je ne suis pas petit! Je suis Ulysse et... bon, d'accord... je ne suis pas très grand; en fait, j'ai la taille d'un champignon et d'après ce que j'ai pu constater dans le miroir, je suis aussi frêle qu'un roseau. À vrai dire, je passe parfois inaperçu. D'habitude, même si un regard me frôle, il m'ignore et, je l'avoue, ce manque d'attention m'agaçait considérablement... avant...

Attendez, je m'explique: voilà! Imaginons que vous marchiez sur un trottoir et, soudain, je suis devant vous avec mes chaussures vernies d'un rouge éclatant rutilantes au soleil comme de drôles de coquillages et pourtant, vous, vous ne me voyez pas! Et pire, vous me marchez dessus sans même vous en apercevoir et donc, sans le moindre mot d'excuse. Un autre exemple, je suis devant vous dans la queue, prêt à acheter un délicieux cornet de glace chocolat, fraise et, alors que je viens juste d'ouvrir la bouche pour passer ma commande d'un ton assuré, je vous entends dire: « un petit pot mangue-framboise pour la petite, s'il vous plaît, vite si possible, elle l'attend avec tant d'impatience, mon petit trésor ». Et vous veniez juste de passer devant moi!

Ou encore, j'avais marché pendant des heures porté par mes petites jambes pour aller au parc d'attractions et au moment où j'attends mon tour devant le petit train, le manège ou les autos tamponneuses, une main énorme se dresse devant mon visage et une voix qui venait je ne sais d'où se met à crier : « Stooop ! Où vas-tu, petit bonhomme? Tu n'es pas assez grand ! Va-t'en et reviens dans une dizaine d'années quand tu auras suffisamment grandi ! »

« Mais je suis grand », criais-je à pleins poumons, mais ma voix ne parvenait jamais à vos oreilles.

Tout cela me désolait et je me sentais tellement différent. Ce n'est vraiment pas facile de passer inaperçu. In-aperçu: c'est celui que personne ne remarque! Un beau matin, alors que je marchais sans but, plutôt cafardeux, mes pas me guidèrent devant un stade. Des athlètes s'entraînaient à la course, d'autres au saut en longueur, s'élançant d'un bond dans le sable, d'autres encore jetaient au loin une énorme boule de métal, et d'autres enfin franchissaient d'un seul



élan d'immenses obstacles dix fois plus hauts que moi! « Ils doivent s'entraîner pour les Jeux Olympiques, » pensai-je. Un peu plus loin, d'autres athlètes sur les maillots desquels étaient inscrits les mots « équipe paralympique » se livraient à des exercices tout aussi intensifs. D'une façon différente et avec une volonté émouvante et une remarquable persévérance, ils consacraient leurs talents et leurs forces à un entraînement qui, à mes yeux, n'avait rien à envier à la plus prestigieuse compétition du monde. Certains me ressemblaient un peu. Impressionnant! Dès le lendemain matin, je buvais des jus d'orange, je me nourrissais de viande et de fruits, je dévorais des carottes, j'avalais du jus d'épinard et du lait en abondance, et je jetais à la poubelle toutes les sucreries. C'était décidé, une fois pour toutes! Moi aussi, j'allais grandir! Ma décision était prise : j'allais devenir un athlète!

Je me suis mis aussitôt à boire des jus de fruits, du lait et beaucoup d'eau. Je m'entraînais aussi, sans relâche. Je faisais de la course, des haltères et du tennis, même si la raquette me dépassait de cinquante bons centimètres. Je n'épargnais aucun effort, mais je ne suis pas devenu comme je l'avais imaginé. Qui mieux est! Avec mes petites jambes filiformes et avec tout ce je mangeais et avalais, j'avais gagné une bonne indigestion! Il va sans dire que je ne ressemblais guère au robuste athlète dont j'avais rêvé. Quelle déception...

Un après-midi, alors que je regardais à la télévision le programme pour enfants et mes émissions favorites, des milliers de pensées me venaient à l'esprit : «voilà! C'est comme lui que j'aurais dû être, comme mon héros préféré ». Il était grand, musclé, avec des yeux verts étincelants et de brillants cheveux noirs. « J'aurais dû lui ressembler », disais-je à ma grand-mère Sophie qui m'écoutait toujours avec attention. « Pourquoi essayes-tu de devenir autre chose que ce que tu es, mon petit? Sans doute n'as-tu pas le corps le plus robuste du monde, mais tu as un cerveau très intelligent avec suffisamment de place pour l'emplir de connaissance et la connaissance, c'est le bonheur ».

« Mais moi, grand-mère Sophie, je veux être grand, fort et musclé comme tous les athlètes que je vois à la télévision. Je suis si minuscule que personne ne sait que j'existe. Je veux grandir ».

« Tu crois que c'est seulement le corps qui compte ? Tu connais la devise antique « un esprit sain dans un corps sain » ? Eh bien, moi je vais ajouter autre chose : bonheur et savoir, bonheur et savoir, mon petit garçon », affirmait ma grand-mère d'un air calme et convaincu.



Les paroles de grand-mère Sophie « bonheur et savoir » résonnaient sans cesse à mes oreilles, mais je sentais quelque chose d'autre, un poids si lourd sur mes frêles épaules que j'avais beaucoup de mal à porter. De la déception, voilà, c'était le mot juste.



Alors, j'ai rassemblé mes affaires et un beau matin je me suis mêlé à vous, cherchant à trouver un moyen d'arriver au pôle Nord, là où le ciel semble toucher la terre pour en définir les limites. J'allais faire de la luge, j'allais apprendre le ski, je serais vêtu d'un manteau blanc indispensable pour passer totalement inaperçu dans cet immense tapis glacé de neige immaculée. J'avais tout prévu! Il n'y aurait personne là-bas qui aurait dû me voir et donc, je ne passerais plus inaperçu! Prêt pour le grand voyage.

« Pardon! C'est par où l'aéroport? » demandai-je en criant à un monsieur qui portait de belles chaussures havane. J'adore les chaussures d'hommes parce que je suis toujours à leur hauteur et elles à la mienne et je les admire chaque fois que l'occasion se présente. Rien avoir avec les chaussures de femme ; elles me rappellent, de la pire façon, le problème qui me tourmente et je n'ose même pas les regarder. « Monsieur, s'il vous plaît, l'aéroport c'est de quel côté? », hurlai-je avec angoisse, mais ma voix s'est perdue dans les airs.

« Ah! Voilà une belle paire de baskets vert pomme! Toutes neuves... Elles s'approchent de moi... c'est l'occasion ou jamais... Excusez-moi! Je voudrais aller à l'aéroport...». Peine perdue, jusqu'à ce que...

Je me suis glissé dans une chaussure étrange noire et bien cirée, qui avait la forme triangulaire d'un toit, mais avec des lacets. Le pied du propriétaire de la chaussure en question s'en est trouvé légèrement gêné, mais il s'est poussé un peu et nous nous sommes tous accommodés de l'espace, sans que personne ne s'en aperçoive.

C'est dans cet étrange véhicule que je suis arrivé à la place entourée de cafés et, quand le monsieur s'est arrêté un instant, j'en ai profité pour m'extirper de sa chaussure.

J'ai plongé dans une tasse de chocolat chaud que venait de commander une dame assise à la table d'un café. J'en ai bu une bonne gorgée et je m'en suis régalé. D'un bond, j'ai atterri dans la soucoupe dont j'ai fait le tour, ravi, au pas de course sans que personne ne m'aperçoive. J'ai fait pas mal de tours jusqu'à ce que, complètement étourdi, je m'allonge dans une boîte d'allumettes pour me reposer un peu. Malheureusement pour moi le jeune propriétaire de la boîte en question l'ouvrait et la fermait continuellement, tantôt pour allumer une cigarette (quelle mauvaise habitude!), tantôt par désœuvrement. J'en perdis l'équilibre et je retombai à nouveau sur la table.



Faute de pouvoir me reposer tranquillement, je décidai de marcher un peu, à la fois pour faire un peu d'exercice et aussi pour passer le temps. Sitôt dit, sitôt fait, je grimpai en un clin d'œil sur d'énormes lunettes de myope qui surmontaient le nez d'un monsieur à l'allure sévère. Je me mis à courir de droite à gauche, afin de lire les nouvelles sportives de la dernière page du journal que parcourait distraitement le monsieur à lunettes. Que de mots dans une phrase! Je faisais la navette d'une ligne à l'autre car, avant d'arriver au point final d'une phrase, j'avais tant de mots à lire! En plus, je voulais voir les photos de différentes manifestations sportives.

« Tiens, par exemple, les photos d'un match de basket. Si j'avais un ballon là, tout de suite, je ferais un de ces lancers... et hop! ». Mais au moment où je m'apprêtais à ce tir avec une balle imaginaire qui pesait dans mes mains, j'ai glissé pour la nième fois et j'ai juste eu le temps de m'agripper à un coin du journal du lecteur inconnu amateur de sport!

« Ouf! Imagine ce qui peut t'arriver sans crier gare! » Comment? Il y a pire encore?

Et oui! D'un seul geste, l'inconnu replia son journal et moi avec. Il le mit dans sa poche et, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire, je me trouvai coincé dans un tas de pièces rondes que mon hôte y avait accumulées.

Mais avouons-le, il faisait chaud dans cette poche confortable à l'abri des gaz d'échappement et du bruit. « L'endroit idéal pour un petit somme », pensaije et au moment même une douce somnolence alourdissait mes paupières, je me retrouvai la tête en bas, propulsé avec les pièces de monnaie au creux de la main d'un kiosquier qui nous jeta en vrac dans une boîte avec d'autres pièces. C'est vraiment ce que doivent endurer tous ceux qui choisissent une vie vagabonde ? Mais, pour l'heure, comment allais-je sortir de là?





Vous savez certainement, puisque vous aussi, vous êtes des êtres humains, que la vie passe parfois cruellement vite. Avec la phrase, « votre monnaie, Monsieur Sophocle » et un autre geste brusque, nous nous sommes retrouvés moi et les pièces dans une autre paume et, aussitôt, dans une autre poche, celle du Monsieur Sophocle en question. C'est ainsi que j'ai fait sa connaissance et c'est grâce à lui que, plus tard, ma vie allait totalement changer.

Monsieur Sophocle me baladait ainsi dans sa poche à son insu et moi, coincé là-dedans, entre ses clefs et ses lunettes, j'avais un mal fou à respirer.

Un peu plus tard, moi, les lunettes, les clefs et les pièces, nous nous retrouvions pêle-mêle sur une table brun foncé, au milieu de papiers, de stylos, d'autres pièces de monnaie et, surtout, de livres, d'une multitude de livres. À côté, comme oubliée, une carte de visite: Sophocle Prolifique, Écrivain. C'était donc ça! Mon voyage au Pôle Nord aboutissait chez un écrivain. Intéressant! Au lieu de me perdre, submergé de désespoir au Pôle Nord, j'allais m'égarer dans les livres.

« Toi, fiston, tu es venu au monde pour acquérir du savoir », je me suis souvenu des paroles de ma grand-mère Sophie.

Je suis resté là longtemps, je ne sais plus combien de temps, mais c'était l'occasion d'apprendre autant que je pouvais. C'est bien l'aventure, d'accord, mais ici je pouvais rester autant que je voulais, oublié sur les étagères, jusqu'à ce que j'aie lu tous les livres, phrase après phrase, mot après mot.

J'étais enchanté! Je nageais dans les informations, les images et les idées nouvelles et mon esprit se nourrissait des mets de la connaissance. Je le sentais, je grandissais! Mais, qu'allez-vous imaginer? Mon corps était le même, je portais les mêmes vêtements, mais mon esprit grandissait et j'évoluais avec lui. Il n'y avait qu'une chose qui parfois me chagrinait: c'était de voir Monsieur Sophocle avec un crayon et une feuille de papier à la main, toujours la même image figée comme une photo.

Car le crayon ne touchait jamais le papier. Je voyais des mots dispersés sur des petits morceaux de papier, mais finalement toutes les notes se rejoignaient, déchirées, dans la corbeille du recyclage. Pourtant, la mine du crayon était toujours bien taillée, prête au combat, mais elle ne recevait jamais le signal de l'assaut. Ainsi, le crayon retournait bredouille dans le pot à crayons. Et c'était, jour après jour, le même scénario. Un beau matin, un rayon de soleil s'est faufilé subrepticement par la fenêtre entrebâillée pour se ficher sans vergogne dans ma pupille. Je me réveillai en sursaut, alors que je venais à peine de m'assoupir, sur un livre blanc dont la couverture était illustrée de cinq cercles de couleurs différentes. Tout en buvant mon lait matinal, mon regard comme fasciné se mit à bondir entre les mots magiques. Comme il allait vite! On aurait dit que je craignais que quelqu'un ne détache à l'improviste les mots du papier sans que je puisse l'en empêcher:

« Esprit antique et éternel, créateur auguste
De la beauté, de la grandeur et de la vérité
Descends ici, parais, brille comme l'éclair,
Dans la gloire de ta terre et du ciel.
Dans la course et la lutte et la pierre
Des nobles jeux éclaire l'élan,
Couronne avec la branche immortelle,
Et donne au corps la force
De l'acier et la dignité... »

Ces lettres avaient été gravées sur le papier par l'Hymne Olympique. Mon esprit s'évadait au loin. « Ne dit-on pas d'ailleurs que les voyages les plus extraordinaires se font dans un livre ? », pensai-je.

J'étais tout à coup à Olympie et, je volais par la pensée, tantôt vers le stade Panathénaïque, tantôt vers le stade Olympique. Ma petite main levée, je prêtais le serment des athlètes. Oui, j'étais un athlète! « Citius, Altius, Fortius, plus vite, plus haut, plus fort », je n'étais plus invisible, je vous le dis carrément : j'étais un athlète.

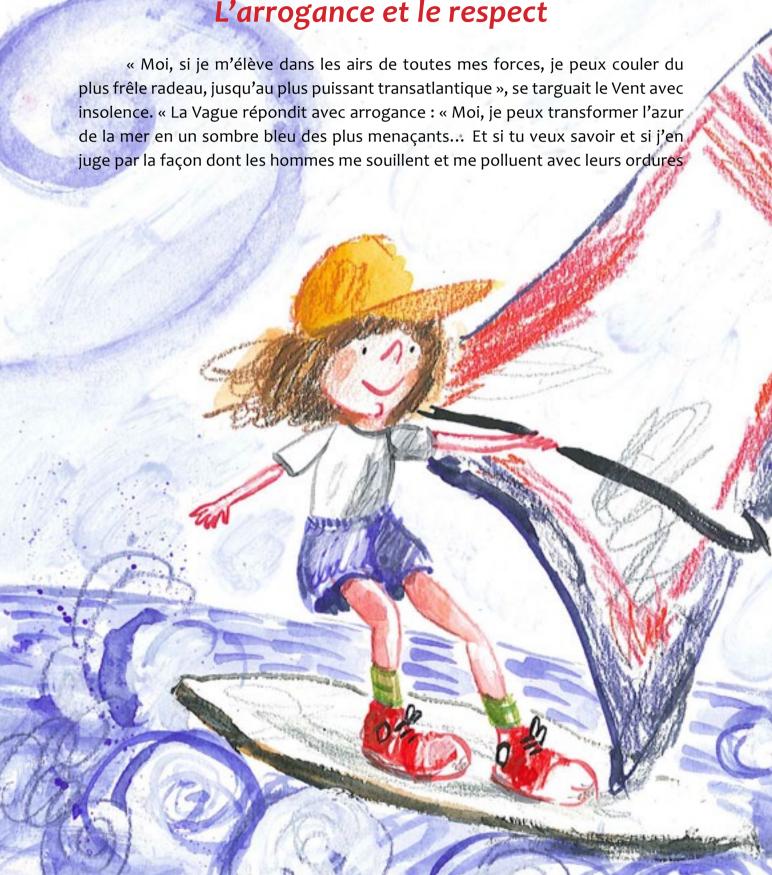
Cette journée est passée si vite! Je feuilletais plein de joie une à une les pages du livre qui m'emportait de plus en plus loin! Je me trouvai dans le stade pour assister aux jeux Olympiques antiques et, soudain, en tournant la page, je

me retrouvai à côté de Pierre de Coubertin pour les Jeux Olympiques d'Athènes en 1896. Je suis allé à Moscou, à Munich, à Los Angeles, à Séoul, à Barcelone... J'imaginais que j'étais déjà un athlète d'exception, un champion Olympique!

Je tournais les pages inlassablement et je participais à chaque compétition, à chaque triomphe, pendant des heures et des heures, jusqu'à ce que le sommeil vienne, au bas d'une page, me brouiller la vue! Une douce somnolence, douce comme celle qui vient te bercer après une pénible épreuve. Elle apportait avec elle le sommeil et les rêves et mon esprit ressemblait à un tableau peint par un artiste fameux. Des milliers de rêves se déployèrent devant moi comme un vaste champ de découverte. Ne pas saisir ces rêves équivaut à renoncer à la révélation des plus profonds mystères de la vie. C'est dans leur étreinte infinie que j'ai commencé à courir, entraîné par l'élan d'une joyeuse folie.







et leurs matières plastiques, je songe parfois très sérieusement à leur être à tous désormais hostile! Je les noierai tous! D'ailleurs qui est plus fort que moi? »

« Tu prends tes désirs pour des réalités, je le crains fort, pauvre petite vague. Tu ne sers qu'aux poissons qui traversent tes eaux et aux baigneurs ravis qui, en été, plongent dans tes flots. Tu peux, à la rigueur, ouvrir la voie aux barques et aux navires, mais n'oublie pas que tu es destinée à te briser sur les rochers ou à être engloutie par le sable », raille le Vent qui, soufflant et ressoufflant, harcèle les gouttelettes de la Vague. Soudain, les gouttes se fâchèrent et jaillirent plus haut pour l'atteindre. Le Vent souffla avec rage pour les briser plus vite sur les rochers. Ulysse qui suivait leur querelle, caché derrière les tamaris, saisit une planche, autrement dit un « windsurf », et le jeta à la hâte à l'eau. Avec la virtuosité d'un véliplanchiste chevronné, il trouva son équilibre sur la frêle planche et se saisit avec force de la voile.

Comme par magie, la Vague s'adoucit et lui ouvrit une voie bleue azur pour faciliter son passage, alors que le Vent furieux apaisa sa colère et se mit à souffler avec un peu plus de calme et de modération. « Regardez ce que nous pouvons gagner, si vous maîtrisez votre arrogance et si vous respectez mutuellement votre puissance », s'écria le sage Ulysse en souriant calmement. Puis, il poursuivit son jeu avec l'écume, en l'agrémentant de sauts et de louvoiements comme un véritable Nikos Kaklamanakis. La Vague fit un clin d'œil rusé au Vent : « Si on ne collaborait pas, je ne serais qu'une simple étendue bleue ». « Et moi, » ajouta le Vent, « je m'ennuierais là-haut, et je n'aurais personne avec qui jouer ». La Vague et le Vent semblèrent se regarder et désormais complices, ils dessinèrent pleins de joie un beau cercle bleu sur son maillot blanc. Ulysse, l'athlète, là, sur la plage de son rêve, venait juste de gagner sa première médaille très originale.

Le Ciel et la Foudre La colère et l'acceptation

Dans les rêves, vous le savez, le temps n'existe pas. On peut rêver autant que l'on veut. Donc, cet après-midi là, à l'heure où le soleil s'ennuie à faire des tours dans le Ciel, Ulysse entreprit de lancer son javelot aussi loin que possible. Il voulait ressembler au Tchèque Jan Železný qui, comme il l'avait lu quelque part, avait gagné trois médailles d'or Olympiques.

« Plus haut... Avec plus de force! Oh la la! Il faut vraiment que je boive plus de lait, plus de jus d'orange et que je fasse plus de gymnastique » Cette pensée avait beau parfois hanter son sommeil, lui, il continuait à dormir et à rêver de ses multiples lancers. Qu'importe si son javelot venait juste de trouver la bonne trajectoire pour fendre le Ciel. Ulysse poursuivait son combat et son rêve. Un athlète n'abandonne d'ailleurs jamais son effort. Toutefois, après tant de lancers, le Ciel qui, par hasard, s'était dit qu'il allait jeter un coup d'œil sur la terre pour surveiller le crépuscule aperçoit, tout surpris, Ulysse qui le vise de son javelot.

« Ça alors! » Les fumées des usines et la pollution qui montent jusqu'à nous ne leur suffisaient pas! Voilà maintenant ce drôle de gamin qui rêve qu'il est un athlète et nous vise avec son javelot. On aura tout vu! », fulmina le Ciel hors de lui. D'un geste de la main, il fit un signe à la Foudre toujours prête à s'abattre pour faire éclater la colère du Ciel. L'Éclair se livra à une impressionnante démonstration de force en déchirant le ciel en deux avec de fines lames de feu zigzagantes. C'était certainement une façon originale pour Ulysse de faire la connaissance de la Colère, mais il ne frémit point du tout.

« Je suis petit, mais écoute-moi bien », murmura Ulysse en le regardant en face. Je m'entraîne, c'est tout, je suis un athlète. Je rêve des records de Jan Železný et de Michalis Dorizas. Calme-toi, je t'en prie, et ne gâche pas mon rêve avec ta colère. D'ailleurs Uranus appartient à tous ceux qui rêvent. Si tu l'acceptes, tu me laisseras m'entraîner et je te promets : un jour, tu seras fier d'avoir reçu mon javelot ».

Sa voix était empreinte d'une douce opiniâtreté et le Ciel comprit. Tant bien que mal, il rappela la Foudre impulsive qui s'était fait un plaisir de bien se faire remarquer sur son passage et la remit à sa place. Il la garde quand même en cas d'urgence. Avant de semer les astres ça et là pour décorer le firmament, il dessina un **cercle jaune** sur le maillot blanc d'Ulysse avec de la poussière de soleil et d'étoiles. Notre petit bonhomme venait juste de gagner sa deuxième médaille.



La Terre et l'Eau Ténacité et respect de la différence

Avec deux médailles bien à lui et avec la conviction qu'il n'y a rien que l'on ne puisse vivre dans ses rêves, Ulysse poursuivit son périple dans ces lieux imaginaires. À n'en pas douter, ils dissimulaient sûrement beaucoup d'autres surprises.

« Ah! Je t'en prie!!! », cria une voix manifestement irritée. « Ce n'est qu'à ma surface que se passent les choses importantes. Les hommes marchent et dansent sur moi. C'est moi qu'ils labourent. C'est moi qui accueille les plantes qu'ils ont semées. C'est moi qui soutiens les arbres et les montagnes. C'est sur moi aussi qu'ils construisent leurs maisons et leurs villes. Sans oublier que je commande aussi les volcans et les séismes et, quand je me mets en colère, ils se fâchent à leur tour. Tu veux d'autres exemples pour mieux comprendre quel est mon pouvoir ? Je pourrais te parler de moi pendant des heures, parce que c'est moi qui suis la plus forte », déclara la Terre avec un air qui ne pouvait laisser l'ombre d'un doute sur ses convictions.

« Permets-moi de te dire que par le moindre de mes courants je peux te creuser et te mutiler. Je peux me faire pluie, fleuve, neige, lac, glace et recouvrir tes plus beaux reliefs. Ainsi, tu disparaîtras et l'on ne verra plus que moi, lui répondit l'Eau d'un ton menaçant.

La Terre ignora totalement ses remarques car, comme chacun sait, tous l'appelle « Terre-Mère ». Comment cette petite Eau dérisoire osait-elle lui tenir tête ? La bataille promettait d'être mémorable !

Entretemps, Ulysse traversait un des moments idylliques de son rêve. Ce matin-là, après s'être rafraîchi dans l'eau cristalline de la mer, où il avait nagé avec délice, il avait chevauché son petit vélo pour rouler à toute allure entre les arbres et respirer à pleins poumons la pureté de l'air. Puis, laissant son vélo sur le bascôté, il se mit à courir, libre et heureux, de respirer l'odeur de la terre fraîche. Il s'efforçait de conserver dans sa mémoire l'énergie et les parfums de la Terre et de l'Eau.

La Terre impatiente de prouver à tout prix qu'elle était l'élément le plus précieux de la nature se laissa émouvoir, ce jour-là, par la joie débordante d'Ulysse. Cet athlète aussi minuscule qu'ambitieux, se régalait de chaque instant que lui offrait la nature. Elle était bien forcée de l'admettre. L'Eau avait, elle aussi, contribué à ce bonheur.

« Je pourrais être champion de triathlon, si vous tiriez un trait sur cette manie de rivaliser pour savoir qui sera la meilleure », murmura Ulysse.

«Respectons notre différence. Il est important que chacun d'entre apporte aux autres ce qu'il a de meilleur. Nous ne l'oublierons jamais et nous allons te réserver un excellent accueil quand tu deviendras un athlète renommé, car tu auras débuté chez nous », dit la Terre et elle lui donna, pour l'arborer sur son maillot, le plus bel anneau noir aussi rond que possible, tel le galet que l'on trouve dans le lit des rivières. Il avait donc trois médailles à nulle autre pareilles ? Incroyable!



Le Soleil et les Nuages L'avidité et la modération

Pendant ce temps, on entendit au loin la sonnerie du réveil qui invitait le roi Soleil à se rendre aussi rapidement que possible vers le trône où il avait l'habitude de s'installer tous les matins. Ou bien était-ce le réveil de Monsieur Sophocle qui troublait le sommeil d'Ulysse ? Voilà les étoiles qui rassemblaient leurs petites affaires avant de quitter le ciel. Elles devaient se hâter avant que l'acariâtre roi Soleil n'apparaisse pour s'étaler sans **retenue** d'un bout à l'autre du firmament.

Soudain, une voix insistante se fit entendre : « Le Soleil ne peut pas jouer sans arrêt en solo sur la scène du ciel ! Jour après jour il s'y prélasse comme bon lui semble et il nous bouscule pour mieux nous disperser. D'ailleurs, c'est nous qui tissons un manteau protecteur sur la terre et lui, il le perce de ses rayons et c'est à nous après de le raccommoder pour le remettre en état. C'est inadmissible ! ». Les nuages étaient manifestement contrariés et déterminés à en découdre avec le Soleil.

«Le ciel m'appartient. Pour m'y étaler, pour le réchauffer, pour en profiter », se disait le Soleil tout en se répandant dans le ciel, sans la moindre retenue. C'est alors que les nuages abandonnèrent leur calme bleuté pour virer au gris. Ils se rassemblèrent dans un coin pour fomenter la contre-attaque. Il fallait à tout prix l'évincer, le circonscrire et si rien ne parvenait à les arrêter, les hommes allaient voir de la terre une terrible bataille céleste.

À cet instant même, sur la terre, des marathoniens s'apprêtaient à prendre le départ de leur course qui les conduirait de la tombe de Marathon au stade Panathénaïque sur les traces de Spyros Louis, le champion des jeux Olympiques de 1896. Avant le signal, tous regardèrent le ciel avec angoisse. Sous peu, un combat entre le Soleil et les Nuages allait éclater là-haut au moment du départ du Marathon.

Ulysse, qui rêvait d'être au milieu de la foule rassemblée tout au long du parcours, en attendant le passage des coureurs, leva les yeux au ciel.

« Et pourtant, s'ils **tempéraient** leur avidité pour mieux coopérer, le Soleil et les Nuages aideraient les athlètes à livrer avec succès la plus belle bataille de leur vie », pensa-t-il.

Le Soleil qui, sans doute, avait saisi quelque chose, disciplina quelque peu ses rayons jusque là largement déployés. Au même moment, les petits Nuages se faufilèrent dans ce bleu d'azur ponctué de touffes cotonneuses et osèrent légèrement le voiler. « On dirait qu'ils ont entendu mes pensées! », se dit Ulysse en souriant et il leur fit un clin d'œil malicieux.

Puis, il tourna son regard vers la course. Il était lui-même devenu Marathonien et il courait derrière les athlètes, non pas pour les dépasser, mais seulement pour le plaisir de la compétition. Il essayait, de temps en temps de les rattraper. Ses petites jambes s'épuisaient bien sûr dans la course, mais son esprit avisé l'avait déjà élevé sur le podium du vainqueur. Heureux et souriant, il admirait la médaille qui ornait sa poitrine sous la forme d'un **anneau rouge** qui était venu rejoindre les trois autres qu'il arborait sur son maillot blanc. Ce soir-là, ses rêves étaient pleins de couleurs et de gloire!



La Tempête et la Rivière La jalousie et la coopération

Ulysse, heureux, souriait dans son sommeil pourvu que personne ne vienne le réveiller et interrompre son rêve.

« Le sport est avant tout joie et participation. Chacun y trouve sa place, avec ses dons et son talent. Tous ont quelque chose à offrir. C'est ainsi que l'on apprend à conquérir, à gagner, à vivre. Et surtout, l'on apprend à se battre », pensait-il tout heureux.

À ce moment précis de son rêve, une petite rivière coulait paisiblement près de lui. Ulysse battait ses mains dans l'eau et, de ses yeux étincelants, il suivait le courant de la rivière.

Ravi, il décida de se reposer quelques instants sur quelques petits cailloux secs de la rive.

« Eh, psst, petit bonhomme! Oui, toi qui, tout à l'heure, courais le Marathon. Toi qui es en train de me chercher partout! Oui, toi! » Il entendait quelqu'un parler à voix basse, d'un ton conspirateur, comme s'il craignait de se faire entendre. Au moment même où Ulysse, surpris, tournait la tête de droite à gauche pour essayer de découvrir d'où venait la « voix », l'eau de la rivière commença à s'agiter nerveusement. Comme si elle avait compris ce qui allait survenir sous peu. Une sorte de jalousie secrète l'incita à couler avec plus de rage, entraînant dans son flot des pierres et des branches. Deux petites grenouilles qui jouaient insouciantes sur la rive, se réfugièrent apeurées dans les roseaux. La Rivière était jalouse, car Ulysse qui, tantôt l'admirait et jouait avec elle, venait de l'abandonner.

«Je suis là, derrière le platane. Viens vite, j'ai quelque chose à te dire ». Une force effrayante, telle un aimant, l'y poussa aussitôt. « Je te vois tellement minuscule que je dois te dire que tu ferais mieux de te cacher quelque part, mon petit. Ah! J'oubliais! Je me présente: Je suis la Tempête, cousine du Vent et sœur du Typhon et je vis dans la nature, libre comme l'air. Personne ne peut m'attraper et il est difficile de me ressembler », dit la Tempête qui, soufflant en direction de la forêt, déployait rageusement sa puissance. « Je t'ai vu, petit, tout à l'heure ; en train d'admirer la Rivière, mais tu dois savoir une chose! Personne ne peut courir

plus vite que moi ; alors, prends garde! Si je me mets à souffler, la Rivière va se retrouver dans la mer et toi avec elle, si tu continues à l'admirer ainsi », déclara la Tempête d'un ton protecteur quelque peu menaçant.

« Tu es jalouse, ma chère Tempête. Tu sais que tu es toute-puissante et, pourtant, tu es jalouse !», répondit Ulysse avec audace. La Tempête rougit de colère et Ulysse pria en espérant qu'elle saurait modérer sa fureur car, dans le cas contraire, elle se transformerait en incontrôlable ouragan et le rêve deviendrait cauchemar.

« Fais-moi plaisir. » dit Ulysse. « Laisse-moi te prouver à quel point la **jalousie** est mauvaise conseillère. Ne te fâche pas, je suis sûr de pouvoir t'aider. Je vais te prouver que ta force est unique et précieuse, parce que tu es irremplaçable. Toutefois, si tu te laisses emporter par la jalousie et que tu te compares aux autres, tu gaspilles le temps que tu pourrais consacrer à ce que toi seule peux faire, ma chère Tempête ». Ulysse la fixa calmement dans les yeux avec assurance et, après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain sous le platane, s'éloigna à la hâte. La Tempête, le suivit d'un regard étonné, tandis que la Rivière, feignant de ne pas avoir écouté en cachette tout ce qui s'était dit, avait retrouvé son flux espiègle.

Le lendemain matin la Tempête, fidèle au rendez-vous, se rendit sous le platane où Ulysse astiquait son canoë.

« Jure-moi que tu vas faire ce que je te dirai, dès que tu entendras le signal du départ, exactement comme pour une course », lui dit-il et il s'empressa de mettre son canoë à l'eau.

« Et toi, ma chère Rivière, écoute bien : aujourd'hui nous allons faire une drôle de danse. Pour en profiter, nous allons tous **coopérer**, la Tempête, toi et moi. La Tempête va donner le rythme et nous deux, nous allons danser », dit-il en saisissant l'aviron. Il commence alors à ramer sur une piste aquatique idéale, où la coopération permettait à son embarcation de voguer, comme si elle dansait légèrement sur les eaux. Ulysse n'aurait jamais échangé cet instant contre tout l'or du monde. Personne n'était jaloux, personne ne voulait jouer au plus fort mais, inspirés par la noble idée de l'épreuve, chacun offrit quelque chose de son talent et Ulysse ramait adroitement. Il était persuadé qu'il ressemblait à Tony Estanguet, le champion olympique français de canoë-kayak qu'il avait vu, un jour où il fouillait dans la bibliothèque de Monsieur Sophocle, dans un album de photos qui rassemblait tous les médaillés d'or aux jeux Olympiques.



Au moment où, épuisé mais heureux, il tirait sur la berge son canoë, grand comme une boîte d'allumettes, il sentit sur son épaule, le toucher amical de la Tempête.

« La jalousie, quand elle existe, se fige là... au coin des yeux de celui qui la nourrit », pensa-t-il. « Je ne la vois plus à présent, elle a disparu des yeux de la Tempête ». Il l'avait dissipée avec sa rame. Et à l'instant où elle l'enlaçait avec admiration, un **anneau vert**, comme la feuille du platane, se dessina sur son maillot qui, désormais, n'était plus blanc, mais multicolore. Il ressemblait au dessin d'un petit enfant qui saisit des tubes de peinture pour la première fois entre ses menottes. Comme les rêves d'un enfant sont joyeux et lumineux !



« Le sport est l' « arme » la plus pacifique et la plus efficace pour ceux qui tentent de l'avoir avec eux » se dit-il, heureux.

« Il peut vaincre l'arrogance, adoucir la colère, tempérer l'avidité insatiable. Il nous enseigne la retenue et transforme la jalousie en collaboration et en respect mutuel. Finalement, c'est probablement la raison pour laquelle tant d'hommes sur la terre se vouent avec autant d'obstination à l'athlétisme », se disait-il et, tout en songeant à son passage dans la nature, une idée fixe vint le tourmenter. Une idée qui avait germé, dans son cerveau, et qui ne demandait maintenant qu'à sortir de cette tête minuscule pour se concrétiser. Vous savez, comment sont les idées, non ? Quand elles veulent sortir de là où elles se nichent, elles se fichent pas mal de savoir si vous mangez, si vous dansez, si vous dormez. Elles courent avec assurance comme les sprinters et personne ne peut les rattraper!



« Je voyagerai », disait-il tout haut. Il parlait tellement fort dans son sommeil qu'on aurait parié qu'il était réveillé!

« Tu es petit, tu n'as pas d'argent », grondait une voix intérieure, cette voix agaçante, qui lorsque vous êtes sur le point de faire quelque chose d'important, veut à tout prix vous freiner sans jamais vous oublier, même quand vous dormez! « Je voyagerai », redit-il d'un air résolu.

« Tu es petit et n'a pas les qualités physiques adéquates, puisque tes jambes sont courtes et ne te permettent pas de te déplacer rapidement. Sans compter que tu es sans le sou ».

- « J'irai, je te dis! »
- « Mais tu n'as jamais voyagé. Tu peux rencontrer des épreuves, connaître des mésaventures, voir des guerres. Où iras-tu ? », lui dit de nouveau la voix d'un air sévère.
- « Je voyagerai. Et même si je suis petit, je te rappelle que je possède une vertu exceptionnelle. J'ai l'âme, la vision et la persévérance d'un athlète et moi j'irai, je voyagerai. J'ai subi tant d'épreuves et déjà tant appris. Tu connais, toi, la célèbre phrase de Pierre de Coubertin ? L'important dans la vie ce n'est pas le triomphe, mais le combat. J'irai et je livrerai mon propre combat », répondit-il d'un ton sec et catégorique.

Avec pour seul bagage sa vision et la fougue de mille champions olympiques, il rêva qu'il s'échouait le long du rocher, là où le Vent lui avait offert son premier anneau. D'une voix tonitruante – c'était à se demander comment elle était sortie de cette petite bouche – il appela la Vague qui déferla jusqu'à lui, tel un champion invincible. Puis il fit signe à la Tempête qui bondit jusqu'à lui tel un coureur. Il appela ensuite les Nuages qui s'amoncelèrent tels de très grands basketteurs prêts à le porter très haut sur leurs épaules pour qu'il aille conquérir la médaille de sa vie. Il siffla le vent impétueux qui, alors qu'il devait guider de son souffle une course à la voile en Mer Egée, laissa tout tomber pour répondre à l'appel d'Ulysse. Du reste, tout le monde sait que dans les rêves tout est possible...

« Grimpe sur notre dos. Nous t'emmènerons où tu voudras. Cela nous fait tellement plaisir », dit avec entrain un petit nuage aux bords dentelés.

« Je veux voyager. Mais lorsque je vous le demanderai, vous me ramènerez en Grèce. Je veux coûte que coûte aller à Olympie. Il ne faut pas se tromper et aller ailleurs, car là-bas, m'a-t-on dit, il y a une flamme qui s'allume avec l'aide du Soleil... ».

« La **flamme Olympique** », l'interrompit le Soleil qui avait un mal fou à s'entendre avec ses rayons. Car certains, voyez-vous, voulaient réchauffer le monde tandis que d'autres ne tenaient plus en place à l'idée d'accompagner Ulysse.

« Je rêve d'aller à Olympie, je vous dis! Je veux trouver l'endroit qui « donne naissance » à la flamme olympique et une fois que je l'aurais allumée, je veux la remettre de nouveau entre les mains du Soleil pour qu'il la porte très haut et que tout le monde puisse la voir, comme un symbole d'amour, de paix et d'unité. Que nous puissions la voir tous les jours pour ne pas oublier son message universel, voilà mon rêve. Allez-vous m'aider? », demanda-t-il avec cette innocente ardeur juvénile qui vous désarme.

Un souffle du Vent suffisait pour que les Nuages commencent leur voyage divertissant. D'ailleurs leur passager était aussi léger qu'une plume et cette mission leur était beaucoup plus agréable que de s'accumuler pour pleuvoir au-dessus de Londres, aller ensuite jeter un voile grisâtre au-dessus de Shanghai, puis se hâter d'aller neiger au pôle Sud.



La Terre, la Vague et la Tempête suivaient la scène de loin. Elles lui avaient fait la promesse d'être là au moment où il aurait besoin d'elles. Il n'avait qu'à faire un signe de la main. Oh, combien cette promenade qu'il s'apprêtait à faire le transportait de joie!

Tel un pilote chevronné, il leur donnait l'ordre de passer tantôt au-dessus d'un continent, tantôt au-dessus d'un océan, puis de nouveau au-dessus d'un continent. Ainsi, ils passeraient au-dessus des cinq continents pour qu'il puisse les photographier de ses petits yeux. Ce voyage, c'était un peu comme s'il se trouvait dans le petit train le plus magique du parc d'attractions, où il lui était interdit de monter en raison de sa petite taille. Ces yeux grands ouverts, il ne les cligna pas une seule fois. Il vit des montagnes, des forêts, des champs, des ports. Il vit des villes et des villages, des plages aux contours bien dessinés, des chutes d'eau, des lacs et des rivières. Il vit des stades et des terrains, vides ou remplis de monde, il vit des hommes marcher, danser, des sportifs en plein effort. Il n'avait certes pas le temps de graver dans sa mémoire tout ce qu'il voyait. Mais tout était si magique!

« Qu'est-ce que c'est ? Là-bas ? » cria-t-il plein de surprise en pointant ses petits doigts.

En effet, un nuage gris menaçant, différent des autres nuages, montait vers le haut pour leur barrer la route. Il sentait mauvais, ses bords n'étaient pas dentelés, comme le sont habituellement ceux des nuages, mais noirs, comme des voiles déchiquetées.

Cette scène attira l'attention d'Ulysse qui, piqué par la curiosité, se déplaça un peu plus à gauche, un peu plus à droite, sur le nuage qui le transportait pour mieux voir. Il lui sembla qu'il cachait quelque chose de pourpre en-dessous de lui. Mais oui! Il cachait une flamme. « Je veux m'arrêter là », dit-il avec détermination. Les Nuages qui étaient passés maintes fois par cet endroit, se donnaient des coups de coude d'un air complice et feignaient de n'avoir rien entendu...





Ils avancèrent à la hâte. « Ici, vous dis-je. C'est ici que je veux descendre dit-il», d'un ton assuré et d'un bond svelte le petit homme atterrit sur une ville grise jonchée de flammes, de fumées noires et de ruines. Là où jadis s'élevait sans doute une école, il n'y avait qu'une cour pleine de débris et l'endroit qui accueillait autrefois un parc d'attractions avait été transformé en une piste déserte remplie d'autos tamponneuses abandonnées. « Comme si un voile rougeâtre était venu s'abattre sur cette ville », songeait-il alors, tout en s'efforçant de regarder par la vitre cassée d'une maison abandonnée.

« Ici, mon petit, aucune maison n'est habitée par des hommes. Ici chaque maison, chaque quartier est habité par la peur et la solitude », lui dit une voix inconnue. « La guerre a tué nos rêves. Maintenant nous n'avons que la peur pour seule compagne », ajouta la voix. Ulysse se tourna vers elle, une larme cristalline roulant sur sa joue. Un vieil homme, accablé, se tenait en face de lui. Il lui cria : « Va-t-en, mon petit. Quitte cet endroit. Personne ne vient désormais ici. Ici nous n'avons que ce qui tue la vie et souille les idéaux : ici nous avons la Guerre ».

La larme d'Ulysse aurait sans doute mouillé la page du livre qui accueillait ce sommeil si profond peuplé de rêves. Mais que faire ? Se réveiller ? Mais comment laisser son rêve en plein milieu ? « Et les enfants ? Je veux que tu me dises où sont les enfants de cette ville ? », demanda-t-il d'un air bien décidé. Son regard ne laissant aucune alternative possible, le vieil homme se pencha doucement vers lui et lui murmura son secret à l'oreille.

Ce même après-midi, Ulysse rêva qu'il se retrouvait dans le stade du quartier. Là, lui avait-il dit, s'étaient réfugiées toutes les familles rescapées de la guerre. Ulysse découvrit une société qui luttait pour survivre sous ce voile gris formé par la fumée. Non, la flamme qu'il recherchait n'était sûrement pas ici, mais en revanche la flamme de la vie était ici. Il marcha parmi la foule, trouva des enfants, encore des enfants, beaucoup d'enfants. Mais ces enfants n'avaient pas



les joues roses, ils n'avaient pas le sourire dessiné sur leurs lèvres, mais pendu à leurs lèvres; ces enfants ne possédaient pas de vélo et n'avaient jamais couru, libres, dans la nature. Ils n'avaient pas de jouets, ils n'avaient pas de rêves, bref, ils ne savaient pas vivre sans la guerre. Ulysse y resta plusieurs jours, à les observer, à leur parler, à leur chanter. Il resta pour les aider à s'oublier et leur donner une partie de son rêve, les motiver à lutter pour un idéal, pour « redonner des couleurs » à leur vie. Il leur apprit à dessiner, à jouer, à courir, à fabriquer des ballons et à jouer au football, à jeter des assiettes en plastique très loin comme des discoboles et à sauter en riant dans le bac de sable.

Le soir, il les rassemblait dans un coin et leur racontait des histoires, plein d'histoires sur ses aventures, sa rencontre avec les éléments de la nature et les combats nobles qu'ils s'étaient livrés. Il leur parla aussi de son voyage. Du reste, c'est bien la quête de la flamme Olympique qui l'avait conduit jusqu'à eux.

Lorsqu'il voyait combien leurs yeux brillaient quand il leur parlait du sport, il fouillait dans les replis de sa mémoire pour essayer de se souvenir de tout ce qu'il avait lu dans les livres de Monsieur Sophocle pour leur raconter. Il se rappela l'Ancienne Olympie et l'Altis Sacré qui accueillait les jeux. Il leur parla des courses de route, du disque, de la lutte, du pancrace et des chars de compétition. Il leur parla de la renaissance des Jeux modernes grâce au Baron Pierre de Coubertin, de l'honneur que l'on ressent à être sacré champion olympique et, voyant que dans leurs yeux **une vision** se frayait un chemin dans l'ombre de la peur, il continuait à leur parler avec plus d'ardeur, leur offrant la possibilité de rêver d'un monde qui leur était inconnu à ce jour. Dehors, la Guerre n'avait qu'à continuer à se livrer à ses jeux violents. Les bruits des explosifs et des crépitements ne parvenaient pas jusqu'au stade. Comme par magie, les voix joyeuses qui s'élevaient des jeux sportifs couvraient les cris stridents de la guerre.







Ulysse comprit alors que l'heure approchait. Les enfants avaient été initiés d'une manière unique aux vertus du sport et il voyait une lueur poindre dans leur vie grisâtre. Ici, dans ce stade, leur refuge contre la guerre, il voulut donner un nouvel élan à ces êtres à bout de souffle et d'espoir.

Tout microscopique qu'il était, il eût l'idée de monter sur un projecteur, tout en haut du stade, pour que tout le monde puisse le voir. Avant de le faire, il avait prié les adultes de garder le silence sur les gradins. Les enfants se rassemblèrent très vite au milieu du stade, il y avait beaucoup d'enfants, des centaines d'enfants et Ulysse déploya un énorme morceau de tissu blanc, aussi infini que son rêve.

Les enfants l'ornèrent de couleurs lumineuses. Ils le garnirent de forêts dans lesquelles ils n'avaient pas marché, de mers dans lesquelles ils n'avaient pas nagé, de tempêtes qu'ils n'avaient pas connues, de rivières qu'ils n'avaient pas suivies, de cieux qu'ils n'avaient pas regardés, d'eau fraîche qu'ils n'avaient pas bue et en plein milieu ils dessinèrent le soleil qu'ils n'avaient jamais vu sans ce voile grisâtre de la guerre qui le recouvrait. Tout autour, des athlètes : des coureurs, des cavaliers, des lutteurs, des sauteurs, des nageurs, des navigateurs, des rameurs, des footballeurs, des lanceurs de javelots, des joueurs de tennis, tous en mouvement et dans un état d'euphorie. Perché sur son projecteur, Ulysse suivait très attentivement la scène de haut, saisi par un sentiment d'anxiété. A un moment donné, les enfants entendirent sa voix retentir dans tout le stade : « Les enfants! Oubliez la guerre un instant! Vous êtes ici, parmi vos dessins. Voulez-vous que nous imaginions que vous êtes les athlètes que vous avez dessinés? Imaginez que vous voyagez dans les jeux Olympiques de l'Antiquité ou du futur et imaginez que vous êtes des combattants, des athlètes et pourquoi pas, des vainqueurs. Ensemble, nous avons appris à nous battre, dans ce stade, contre la guerre rôdant à l'extérieur. Et pourtant, nous n'avons plus peur de la guerre. Notre étoffe est dépourvue de la couleur noire. » Et c'était tout son enthousiasme qu'il essayait de communiquer aux enfants pour stimuler leur moral.

« Pour arriver jusqu'à vous, j'ai erré dans la nature. D'ailleurs, j'adore l'aventure! J'ai rencontré cinq forces qui aiment détruire tout ce qu'il y a de beau dans ce monde dans lequel vous grandissez : l'arrogance, la colère, l'avidité, la jalousie, la ténacité, mais je les ai détruites. Et vous savez comment ? Je me suis fait aider par un assistant : le sport. Qui, à son tour, a eu recours à d'autres assistants : le respect mutuel, l'acceptation, la coopération, la mesure, le respect

à la différence. Et il me les a mis dans ma petite tête. Et c'est grâce à eux tous que je suis arrivé jusqu'ici. » Je leur contai chacune de mes aventures. Comment la Vague s'était querellée avec le Vent et comment il avait réussi à les réconcilier grâce à sa planche. Il raconta aussi comment lui et la Foudre étaient devenus amis le jour où il lançait son javelot dans le Ciel. Il leur parla du différend qui avait opposé l'Eau à la Terre et du triathlon, de la tension qui avait régné entre le Soleil et les Nuages et de l'incroyable marathon qui avait eu lieu lorsqu'il réussit finalement à les réconcilier, mais aussi de la Tempête et de la Rivière qui faillirent se disputer par jalousie.

Puis, il leur parla à nouveau du rêve de chaque athlète et des jeux Olympiques. Ils voyagèrent mentalement en Ancienne Olympie, ils devenaient des athlètes en l'honneur de Zeus, ils entraient triomphants dans le stade Panathénaïque et recevaient des couronnes et des médailles. Ils apprirent ainsi que pendant la durée des jeux, les armes se taisaient et dans leur sillage se taisaient la peur, la terreur, la guerre, l'arrogance, la jalousie, l'avidité et la colère.

C'était un peu comme si le spectre de la Guerre avait étendu son ombre lugubre un peu plus loin. Pendant tout le temps qu'Ulysse parlait aux enfants, les adultes observaient depuis les gradins ce minuscule visiteur et ami de leurs enfants. Et c'était un peu comme s'ils voyaient le personnage le plus influent de la terre. La nuit, quand le stade ne ressemblait plus à un refuge mais à un vrai stade,





qui accueillait des compétitions et la joie, Ulysse donna le mot d'ordre :« Un – deux – trois ... E-KE-CHEI-RIA (Trêve) » crièrent les enfants de toutes leurs forces. Alors la guerre prit peur et se cacha. Elle ne ressemblait plus à un monstre qui effraye les hommes, mais à une petite souris grise craintive, sale et épuisée qui court se terrer dans un coin pour sauver sa peau. Les enfants écrivirent sur toute la longueur de leurs banderoles le mot EKECHEIRIA (Trêve).

« L'Ekecheiria (Trêve) fait déposer les armes aux combattants et les cache dans le coffre à jouets, avec la haine, la peur, la jalousie, l'avidité, la colère et aussi provisoire puisse-t-elle paraître, elle est instituée pour permettre à ceux qui participent aux jeux de voyager. Allez ! Dépêchez-vous ! En plus des couleurs que vous avez mises, écrivez vos rêves sur la banderole et suivez-moi. Vous êtes de bons athlètes, ayez confiance en vous et un, deux, trois partez ! Ensemble, nous allumerons la flamme Olympique et nous propagerons la Paix autour de nous. Vous, enfants, qui êtes nés en temps de guerre, êtes les mieux placés pour parler de la Paix.».

« C'est pour cela que tu nous as raconté l'histoire de la Vague et du Vent ? », demanda une petite fille rousse qui se tenait au premier rang, les yeux pleins de lumière. « Ils ont fait la trêve pour que tu puisses faire de la planche à voile ?»





« Le Ciel et la Foudre en ont fait de même, tout comme l'Eau et la Terre, le Soleil et les Nuages, la Tempête et la Rivière », crièrent-ils tous, comprenant petit à petit la raison de ses pérégrinations.

Tous les enfants sortirent du stade à la vitesse de l'éclair. L'idée d'Iphitos, de Lycurgue et de Clisthène de signer la paix la plus longue de l'histoire de l'humanité, les a guidés tout comme le rêve d'Ulysse. « Vous êtes non seulement des artistes, mais aussi des athlètes! Et c'est vous qui devez et pouvez voyager avec moi », leur dit Ulysse et très rapidement, les nuages les plus grands et les plus bleus du ciel descendirent plus bas pour les hisser avec précaution sur leur dos et partir à la recherche de la flamme Olympique. « On peut venir nous aussi ? », demandèrent des enfants dont la guerre maladroite avait blessé l'âme et mutilé le corps, les marquant ainsi de son empreinte indélébile.

« Vous, vous viendrez les premiers ! Regardez-moi par exemple. Dans le sport, il y a de la place pour tout le monde et tout le monde est utile ! » et avec des mouvements rapides, tout le monde prit sa place à bord des nuages, après avoir auparavant accroché sa banderole toute décorée de manière à être visible partout sur leur passage.

Pendant leur trajet, il leur parla des **jeux Paralympiques**, la fête des grands combattants ; les enfants s'emplirent alors d'une énergie précieuse et d'une réelle volonté d'essayer. La Guerre venait juste d'apprendre une bonne leçon et ce jour-là, elle se replia dans son coin, sans entrain. Elle n'avait plus aucune envie de s'amuser de ses jeux effroyables.





Le vrai rêve

Ce matin-là Ulysse fut réveillé par un bruit et des voix. C'était donc un rêve ! Le visage chiffonné et l'esprit embrumé par l'effort que l'on fait pour ne pas oublier le moindre détail d'un rêve. C'est vrai, où s'était-il perdu ce soir-là ?

D'un seul mouvement, il sauta sur la poignée de la fenêtre. Il voulait tant voir la lumière du jour. Il fit un geste pour tourner la poignée, mais celle-ci restait obstinément fermée. « Ah, non, c'est pas possible ! Je suis un athlète, moi, et je vais y arriver», pensa-t-il et il s'accrocha à la poignée de fer. Il sautilla, s'y accrocha de nouveau ...en vain ! Comme si elle s'était juré de rester à jamais bloquée.

« Mais que fait tout ce monde là-dehors », se demanda Ulysse, mais la poignée, toujours immobile, refusait catégoriquement de le laisser sortir de la maison. « Tu peux pas m'enfermer ici », songea-t-il agacé et grimpa sur la bibliothèque au-dessus de la dernière étagère avec les encyclopédies, là où il n'avait jamais mis les pieds jusqu'à ce jour. Et de là, il réussit à atteindre la lucarne entre-ouverte et colla son nez sur la vitre. Il faillit faire un atterrissage forcé dans le jardin au moment où la vitre céda. Heureusement, le vent frais lui caressa amicalement la joue. D'un saut, il atterrit sur un cyprès et de là sur l'olivier de la cour. Maintenant il était plutôt près du sol.

La foule qui s'était rassemblée applaudissait à tout rompre. Certains se penchaient en avant pour mieux voir, d'autres tantôt gesticulaient pour essayer de prendre une photo et tantôt essuyaient une larme d'émotion.

« Mais que se passe-t-il ici ? Et ma petite taille qui ne m'aide pas vraiment », dit-il d'un air songeur. « Ma taille ? » Et c'est alors qu'il commença à voir les choses autrement. « Mais c'est ma plus grande qualité! », pensa-t-il et sans se gêner il passa par-dessus des sacs, à côté de chaussures et entre des cailloux jusqu'au moment où il comprit que tout le monde regardait avec émotion dans la même direction.

Une petite larme brilla soudain dans son œil gauche. Et encore une autre dans l'œil droit! Et beaucoup d'autres, une pluie de larmes, comme une pluie d'étoiles, roulaient sur sa joue et jusque dans son cou avant de terminer leur course sur son



maillot. Il s'essuyait les yeux avec des gestes rapides par crainte qu'on ne le voie. Mais les larmes, voyez-vous, sont les coureurs les plus rapides... Elles courent comme des dératés lorsqu'on leur ouvre la porte et il est alors impossible de les rattraper.

Dans ses yeux embués par les larmes, il vit, comme tout droit sorti de son rêve, le spectacle le plus extraordinaire qui fût : Un homme grand au corps d'athlète, brandissait avec une indicible fierté une torche sur laquelle trônait, telle une noble reine dans toute sa gloire, la flamme, la flamme Olympique. Ulysse pleurait maintenant de joie. Car, en apparence, ce genre d'émotion peut facilement s'exprimer par des larmes. Des larmes de joie et de soulagement face à tout ce que cette flamme symbolise : la paix, l'aide mutuelle, la fraternité, l'empathie, l'esprit d'équipe, la Trêve. En dépit de sa petite taille, il commença à applaudir à tout rompre. Souvent, ses applaudissements étaient à peine audibles, mais cette fois ils ressemblaient au son de mille tambours.

La flamme dans les mains de l'athlète se rapprochait et Ulysse essayait de se frayer un passage jusqu'aux premiers rangs pour la voir et sentir la force de son énergie. Une insolente chaussure jaune lui donna un coup et Ulysse tomba sur le trottoir. Mais peu lui importait. Il se relevait tant bien que mal lorsqu'une ombre

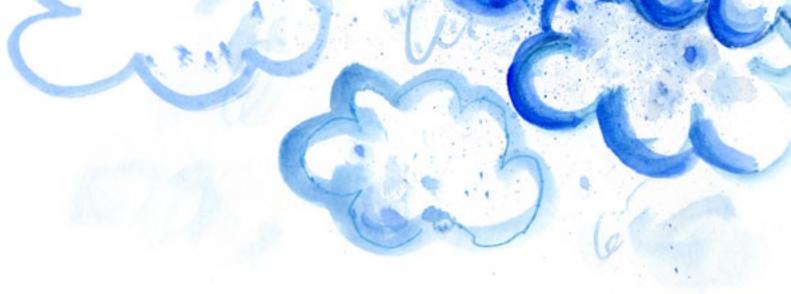


gigantesque lui cacha la lumière.

Une main descendit vers lui. Lui? Celui qui est petit et que personne ne remarque ? Oui, lui ! « L'ombre » qui était celle d'un ancien champion Olympique tendit la main et toucha amicalement la sienne. Puis, avec détermination, elle lui donna la torche et une branche d'olivier, symbole de paix éternelle. De ses deux mains tremblantes, il lutta pour garder la torche aussi haute qu'il le pouvait.

D'un seul coup, les cinq anneaux dispersés sur le maillot blanc s'unirent en cinq cercles entrelacés identiques à ceux qu'il avait vus dans les livres de Monsieur Sophocle, qui avaient donné naissance à son rêve, identiques à ceux qu'il avait vus en songe. Avec son maillot arborant le drapeau Olympique, symbole de rencontre des athlètes dans une ambiance de noble émulation, d'amitié, de coopération et de fraternité, il se sentit plus rassuré. Il ne tremblait plus. « Vas-y, cours petit bonhomme maintenant», lui dit l'athlète qui lui donna une poussée dans le dos. Ulysse, tel Hermès, le messager ailé, commença à courir. Il n'était plus ni trop jeune, ni trop petit,





ni invisible, et même s'il l'était, cela n'avait plus aucune importance maintenant.

Et alors qu'il courait, tenant dans ses petites mains la torche dont il était le digne porteur, il s'imaginait que les visages de tous les hommes des cinq continents qui couraient eux aussi avec lui pouvaient être contenus dans les cinq anneaux de son maillot.

En dépit de ses jambes minuscules, il courait, infatigable, et en face de lui il vit, en vrai, dans la foule, les enfants de la guerre qui l'applaudissaient, cette fois avec des larmes de joie dans leurs yeux. Du reste, les larmes de joie sont faciles à reconnaître. Elles s'accompagnent d'un sourire radieux dessiné sur les lèvres. Pour les enfants de la guerre dont le stade avait vu naître la trêve, ces larmes de joie avaient été **leur passeport** pour arriver jusqu'ici.

Il y avait aussi le Vent qui avait fait la trêve avec la Vague et qui soufflait doucement pour ne pas éteindre la flamme et aider les petites jambes d'Ulysse à courir plus vite.

Il y avait aussi l'Eau qui avait fait la trêve avec la Terre, et toutes deux lui ouvraient la voie pour qu'il puisse passer, la flamme dans les mains.

Le Soleil était aussi là, enlacé avec les Nuages, et tous attendaient le cœur battant de le voir arriver à l'autel Olympique.

Il ne restait que quelques jours jusqu'à ce que le rêve devienne réalité. Quel honneur d'être porteur de la flamme Olympique, qui plus est le dernier porteur de la flamme Olympique. Au moment où il franchissait la porte du stade, c'était comme si des coureurs de marathon, des sauteurs, des lutteurs, des nageurs, des escrimeurs, des athlètes des jeux Olympiques et Paralympiques s'étaient tous dissimulés dans son petit corps pour le transformer en un garçon vaillant. Comme ils couraient tous ensemble, ils aperçurent la Tempête qui les accueillait : ce n'était pas une Tempête destructrice, mais elle était venue parée de ses plus beaux habits, ornée de voix, d'applaudissements et d'ovations. Comment aurait-elle d'ailleurs pu ne pas être là?

Une marée humaine admirait le petit Ulysse en plein effort et sans que personne ne s'en aperçoive, Ulysse aperçut l'autel, tendit la main et murmura vite des mots remarquables, une invocation au Dieu Apollon que les archi-prêtresses prononcent lorsqu'elles allument la flamme tous les quatre ans à Olympie. Silence sacré!

Que raisonnent l'éther, la terre, la mer et les souffles des vents.

Monts et Vallées taisez-vous.

Sons et chants d'oiseaux cessez.

Car Phébus, Roi phosphore doit nous accompagner.

Apollon, roi du soleil et de l'idée de la lumière,

Envoie tes rayons et allume la torche sacrée

Pour la ville hospitalière (du pays organisateur des jeux).

Et toi, oh Zeus, donne la paix à tous les peuples de la Terre

Et couronne les vainqueurs du Combat Sacré.

«Ekecheiria (la Trêve), paix, fraternité, respect mutuel et émulation ». Cinq mots sortirent de sa petite bouche en un seul cri et soudain, la flamme Olympique s'échappa de la torche et, comme une parure scintillante, s'éparpilla dans le ciel qui poussa les étoiles sur son passage pour mieux l'accueillir. Tel un feu d'artifice, le seul qui puisse illuminer tout l'univers, la flamme, symbole d'illumination de l'âme des athlètes – et pas seulement – a étincelé avant de venir prendre place sur l'autel du stade. Les jeux pouvaient maintenant commencer et tout le monde rassemblé dans sa lumière pouvait oublier le mal, prendre part aux compétitions en utilisant son corps et sa tête, pour atteindre non seulement la victoire, mais les idéaux que la compétition comporte en elle-même. « La flamme Olympique est la seule flamme qui brûle pour ne pas détruire », pensa Ulysse en souriant et avec ses petits yeux rivés sur l'autel, il fixait la langue de feu qui se consumait lentement. Du coin de l'œil, il apercut la guerre cachée, tout en haut, derrière le gradin le plus haut du stade, toute **penaude** et songeuse, comme si elle se repentait de toutes les actions dévastatrices qu'elle avait pu mener à travers le temps. Et l'Ekecheiria (la Trêve) était là aussi, pleine d'admiration devant Ulysse qui lui avait donné une forme, un son et une présence : le son des applaudissements dans le stade, la forme de milliers d'yeux émus dans l'attente que leur âme s'élève soulevée par la beauté de la sérénité des



Jeux, la présence de milliers de corps qui s'entraînent dans les salles de sport, ceux qui ont bravé les dangers de la guerre et sont venus revivre, en vrais combattants.

Marchant à reculons pour pouvoir regarder la flamme, car voyez-vous Ulysse ne voulait pas lui tourner le dos, il commença à quitter le stade avec le monde entier dessiné sur son maillot. Soudain, l'**Ekecheiria (la Trêve)**, toute de blanc vêtue, l'arrêta doucement et lui posa une **couronne d'olivier** sur la tête, silencieusement, pour ne pas troubler la solennité du moment. On rapporte d'ailleurs que même la guerre se laissa aller à un applaudissement au moment où le rameau d'olivier, la couronne toucha la tête d'Ulysse. Dans l'Antiquité, il était champion Olympique, couronné d'un rameau d'olivier. Son nom était inscrit sous le nom des Dieux et pour lui les murs des cités allaient jusqu'à tomber. La joie, l'honneur et la rédemption qu'il ressentit au moment de ses pérégrinations et de l'allumage de la flamme Olympique furent pour Ulysse un prétexte pour démolir ses propres « murs ». Il n'était plus invisible, mais il était Ulysse, le personnage le plus reconnu au monde. Il avait remporté sa grande victoire. Sans parler du fait qu'il portait tout le monde sur son maillot sans ressentir le moindre poids. Quel honneur!

Sa couronne d'olivier sur la tête, Ulysse partit, en sautillant. Il sortit du stade et se fondit dans la foule. Des chaussures le poussaient, mais rien ne le dérangeait à présent. C'était comme si la flamme guidait chacun de ses pas, grands et petits. Elle lui éclaira la route et il eut l'impression qu'il pouvait rester pour toujours en dehors du Stade pendant toute la durée des jeux, mais une pensée qui ne pouvait plus demeurer dans sa petite tête, sortit, combative, devant lui.



Il courut à nouveau, mais en arrière, de là où il avait commencé, car quand on oublie le point de départ, on ne retrouve jamais la voie menant jusqu'à la réalisation de notre rêve. De la cheminée, il se glissa dans la maison de monsieur Sophocle et comme c'était étrange! Son maillot était blanc illuminé seulement par les couleurs

des cinq anneaux Olympiques et la lueur de la flamme qui le couvrait comme une deuxième ombre.

« Citius, Altius, Fortius », traça sur une feuille blanche un crayon qui faisait deux fois sa taille. A côté, il dessina cinq cercles, un bleu, un noir, un jaune, un vert et un rouge. Puis il se dessina dans un cadre, comme une photo, la torche dans la main et aux côtés des athlètes des jeux Olympiques et Paralympiques et l'Ekecheiria (la Trêve) qui le couronnait.

Dès le lendemain matin et les jours qui suivirent, il se cachait derrière le pot à crayons du bureau de monsieur Sophocle. Il était devenu sa source d'inspiration. Parfois il lui laissait des dessins, parfois des notes et d'autres fois encore il lui murmurait des pensées et des idées originales à l'oreille.

« Toi et tes livres, tu m'as envoyé faire un long voyage, dans mon rêve. Moi je t'aiderai, avec mes idées, à écrire mon rêve », pensa-t-il. « Et, puis non... Je ne suis pas petit ».

« Personne ne doit croire qu'il est petit pour se battre », pensa un jour monsieur Sophocle. Puis, il saisit sa plume et commença à écrire sur une feuille ce que vous venez de lire : l'œuvre la plus émouvante de sa vie...





Sgouri V. Georgiadi

Je suis née à Athènes. J'ai fréquenté le lycée de Palaio Psychiko puis fait des études à la Faculté de Pédagogie de l'Université Nationale et Capodistrienne d'Athènes. J'ai suivi des séminaires sur les marionnettes et le théâtre de marionnettes avec Sofia Diniakou, sur la fabrication d'instruments de musique, etc.

De 1997 jusqu'à aujourd'hui, je suis employée dans l'enseignement privé. Je travaille à l'Ecole franco-hellénique Saint Paul d'Athènes, en tant que responsable de la maternelle. Ma grande passion, excepté les élèves eux-mêmes qui m'apprennent énormément de choses, c'est l'étude et l'écriture de textes de théâtre destinés à des spectacles pour enfants. Un grand nombre de ces spectacles ont été présentés dans des théâtres de la ville d'Athènes et à l'amphithéâtre de l'Institut français d'Athènes.

Depuis sept ans, je suis chargée de l'édition du journal scolaire *Donia Helidonia*. J'ai remporté un prix qui m'a été décerné par le Président du Parlement et deux prix internationaux.

De 2007, je me consacre à l'écriture de livres et j'en ai écrit neuf à ce jour : Je découvre les lettres de l'alphabet avec Bibi, Je découvre les chiffres avec Bibi, Bibi à la maternelle,, Bibi à la crèche, Bibi se prépare pour le primaire, Noël dans la forêt, Un renard roi de la beauté, Je vole au pays des parapluies, Mais qui ne se trompe jamais, tous parus aux éditions Diaplasi.



Iphigénia Kamperi

Je suis née à Athènes. J'ai fait des études de graphisme à l'école Bakalo, de dessin à Edinburgh College of Art et des études postuniversitaires en Communication optique et nouveaux médias au Kent Institute of Art & Design. Parallèlement au dessin, j'ai suivi des cours de gravure et de couture créative.

J'ai présenté mon travail lors de deux expositions individuelles en Grèce La rue la plus longue, 2008, Histoires du passé et du futur 2010, et d'expositions collectives en Grèce et à l'étranger.

Aujourd'hui je me consacre à la peinture, l'iconographie et j'enseigne les arts plastiques aux enfants. J'aime beaucoup les livres pour enfants et le bricolage. J'ai créé ma propre collection de bijoux et de petits objets artistiques sous le nom *Birds on Lemons* (www.birdsonlemons.com) et quelques-unes de mes œuvres sont vendues au Musée Benakis.





Scannez le code QR et visitez le site Web du Centre international pour la Trêve olympique sur votre portable. Vous pouvez éventuellement télécharger l'application sur App Store. C'est gratuit.







ISBN: 978-960-8389-30-4